

Portrait d'un génie en gestation

- Nicholas Wright a écrit une superbe pièce sur le séjour du jeune Van Gogh à Londres.
- Brillante interprétation menée par Jochum ten Haaf et Maité Nahyr.

Créée en 2002 au National Theatre de Londres, "Vincent in Brixton" s'est envolée vers Broadway, avant de revenir vers le West End londonien, récoltant les éloges de la critique et la faveur du public. Au centre de ces dix-huit mois de triomphe, un jeune acteur néerlandais polyglotte, Jochum ten Haaf, qui reprend le rôle dans la création en langue française au Rideau de Bruxelles.

L'adaptation tranchante et vigoureuse de Jean-Marie Besset respecte le ton romanesque d'une affabulation intelligente fondée sur un épisode réel de la vie de Vincent Van Gogh. Il a vingt ans quand le marchand d'art qui l'emploie l'envoie à Londres. Au cours de cette année, la vie de ce fils de pasteur hollandais portant redingote et haut de forme va basculer vers la mystique qui le conduira à l'art.

Pendant six mois, Vincent n'écrit plus à son frère Théo. Quand il reprend contact, il s'est métamorphosé. Que s'est-il passé à Brixton entre Monsieur Vincent et les habitants de la maisonnée où il a loué une chambre? C'est ce qu'explore la pièce dans un passionnant suspense intérieur au climat dramatique soutenu, assorti de vrais "coups



■ Jochum ten Haaf dans un fabuleux voyage aux sources de la création.

de théâtre", de moments d'humour et d'intenses émotions.

Distribution hors pair

Dès qu'il entre en scène, Jochum "Vincent" ten Haaf captive les spectateurs. Au-delà d'une étonnante ressemblance physique avec son personnage, il dégage une énergie ramassée, énorme, dangereuse. Il fascine par la simplicité apparente d'un jeu qui ouvre sur des abîmes de complexité. Son Vincent est attachant et inoubliable.

Et autour de lui, on a plus que du répondant. Maité Nahyr – qui opère ici un retour en Belgique après trois décennies de car-

rière parisienne – témoigne d'une tout aussi prégnante aura dans le personnage de cette veuve animant une pension de famille en même temps qu'une école pour les petits déshérités du quartier. Elle irradie de chaleur, sous-tendue par une ineffable douleur secrète, dans une composition risquée alliant de manière alchimique toutes les facettes de l'archétype féminin.

Erika Sainte condense la fraîcheur, la vivacité et une certaine brusquerie désinvolte de la jeunesse dans le rôle de sa fille, Eugénie, tandis que son prétendant est incarné avec un naturel confondant par Bruno Mulle-

naerts (qui signe également une très évocatrice musique de scène). A Circé Lethem revient de jouer la sœur de Vincent, fausse caricature de Hollandaise propre et avaricieuse, mais vraie intégriste. Elle aussi cloue les spectateurs dans leur siège par la puissance concentrée de son interprétation.

Transcendance et proximité

Il faut souligner l'homogénéité à laquelle est parvenue cette distribution hors pair sous la direction d'acteurs attentive d'Adrian Brine. Au-delà de la richesse intrinsèque du texte, le "sous-texte", cette part d'indicible que véhiculent les regards, les gestes et jusqu'aux silences, ouvre des mondes dans le cœur et la conscience des spectateurs.

La scénographie réaliste de Marcos Viñals Bassols elle-même semble s'animer et se colorer des émotions et des vertiges des personnages sous les jeux de lumière suaves et contrastés de Marcel Derwael.

Le tour de force de "Vincent à Brixton" est de nous faire entrer dans la peau d'un génie en gestation, de nous faire partager des aspirations et des élans que nous ne concrétiserons sans doute jamais. L'art ici n'est plus un horizon lointain ni l'artiste un monstre ou un dieu incompréhensible. La transcendance se manifeste directement sur le plateau, à partir de l'humble matériau humain qui la fonde et l'anoblit. Chapeau bas.

Philip Tirard